

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 19 (1881)  
**Heft:** 27

**Artikel:** Lè z'allumettès fédéralès  
**Autor:** C.C.D.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-186474>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**A propos du tremblement de terre  
du 9 juin 1881.**

Septembre 1754. — Un tremblement s'est fait sentir depuis Brigue à Villeneuve. Le château de l'évêque de Sion fut endommagé. On entendit à Bex, un bruit venant des montagnes, d'où les paysans effrayés descendirent avec précipitation. Des quartiers de rocs s'écroulèrent en divers endroits du Gouvernement d'Aigle. Le bruit ressemblait à la décharge d'une nombreuse artillerie dans l'éloignement. L'éclat fut suivi d'un long sifflement très lugubre.

Au côté méridional du chœur du grand temple de Lausanne, la grande fenêtre, en forme de rose, fut fendue, et dix ans après, une autre secousse rapprocha les parties si exactement, qu'on n'y aperçoit plus rien.

Novembre 1755. — L'épouvantable tremblement de terre qui détruisit la ville de Lisbonne produisit aussi ses effets en Suisse. Le Léman eut un mouvement sensible, trois fois ses eaux montèrent brusquement et se retirèrent de même. Une barque, partie de Vevey, et allant à pleines voiles, recula tout à coup. Les lacs de Brienz et de Thoune s'avancèrent successivement sur le rivage et s'en éloignèrent ensuite. Les fontaines de Montreux, Blonay, Corsier, Villeneuve et Aigle se troublèrent tout-à-coup. Le lac de Zurich haussa de 6, de 10, jusqu'à 12 pieds.

Décembre 1755. — A deux heures après midi, la terre fit un mugissement effrayant ; les secousses furent si terribles que tout le Valais semblait devoir en être renversé. Toutes les cheminées de Brigue furent abattues en un instant. Tous les édifices furent balancés d'un côté et de l'autre. La tour de l'église de Naters tomba sur l'église et enfonça la voûte. Dans la campagne, la terre se fendit ça et là, et de plusieurs de ces fissures on vit s'élever comme un jet d'eau.

Ce tremblement a été presque partout suivi d'un affreux orage. Le baromètre était excessivement bas et le thermomètre très haut.

Un de nos lecteurs nous adresse les lignes suivantes :

• Monsieur

Je vous prie de m'excusé la grande liberté que je prends d'écrire à Monsieur rapport au tremblement de terre, mais j'ai vu que Monsieur l'avait mis dans son journal et que peut-être on pourrait y trouvé remède et comme je suis un de ceux du village qui la le mieux vu et que je l'ai beaucoup ressantis, je vous avvoie ces ransaignemens.

Le tremblement a passé ici contre 1 heure, alors que je revenai de faire une tournée. Comme j'allai étindre la chandèle voilà que j'entends un bruit et que je me panse c'est encore la fréquentation à ma fille mais j'avai pas fini de panser que tout était bousculer par la chambre, les choses de cuisine faisaient tout un vacarme aussi ; la chandèle tombe et je sens le plencher qui monte et

qui descens pendant que j'entens des craquements comme quand y veut mourir quelqu'un, le penchement a été de gauche à droite contre le lac. J'ai été voir tout à l'entour de la maison y ni avait point de déga, seulement par cy par la des choses tombées que c'est pas la peine de dire à Monsieur. On y voyait tout noir sauf la lanterne et on n'entendait un diable de vant sauf le respect à Monsieur enfin voilà ce qui sait passé, je salue Monsieur.

Poste ce criptum la pandule sait arrêtée et ne sait pas remise en marche depuis il y a des fanfentes au plafont.

Tous nos journaux ont déjà donné le compte-rendu de la Fête fédérale des Beaux-Arts, à laquelle nous avons eu le plaisir d'assister. Nous ne pouvons donc pas revenir avec détail sur cette intéressante journée, où la plupart des cantons de la Suisse étaient représentés ; mais nous tenons à nous associer de tout cœur aux éloges unanimes donnés au Comité local et à toutes les personnes qui l'ont secondé dans sa tâche. On peut le dire sans restriction, l'organisation de cette fête était vraiment remarquable : Soirée vénitienne du samedi, assemblée générale, course et banquet du lendemain, tout a été charmant, plein d'entrain et de courtoisie. En constatant les résultats obtenus par cette Société, nous nous sommes fait le reproche de n'en avoir été jusqu'ici qu'un membre trop peu zélé. Nous ne saurions donc trop engager ceux qui en font partie, et qui sont dans notre cas, à assister plus régulièrement aux réunions mensuelles, et appuyer ainsi une œuvre dont le but relevé est d'autant plus méritoire et digne d'encouragement que notre siècle réaliste n'a que trop la tendance de s'en éloigner.

**Lè z'allumettès fédéralès.**

Quand noutra Confédérachon  
L'a décidâ d'etre ein cousin  
Po cein qu'avoué lè z'allumettès  
Lè petits bouébo, lè bouébettès,  
Porriont soveint mettrè lo fû  
Ein vollieint s'amusâ ; binsu  
Que l'a z'u quie 'na boune idée,  
Asse bouna què po l'armée  
Quand le la fâ revaccinâ ;  
Assebin, lâi faut savâi grâ  
Dè cein que s'occupont pè Berna  
Coumeint s'allumè 'na lanterna.

Tot parâi l'ariont bin mî fé  
Dè laissi tot cé supro' ein pé ;  
Kâ clia novalla phosphoriqua  
N'est, s'on dit, què dè la boutiqua.  
Mâ, dzalâo dè ne pas laissi  
Oquiè que fassè soveni  
Dâo teimps iô menâvont la Suisse,  
Clliâo dè Berne ont de : l'est justice  
Que noutron nom séye « imortet. »  
On a bin tsandzi lo brequet ;

Po noutra part, tsandzeint lo supro,  
 Cein vâo passâ coumeint dâo sucro !  
 L'est cein que l'ont fé, mâ tsacon  
 Renasquè po setu l'âoton  
 D'atsetâ clilia novalla boâite ;  
 L'est porquiet on a pertot coâite  
 Dè sè fourni tandi qu'on pâo  
 D'allumettès que sont meillâo,  
 Que ne font pas fû d'artifice.  
 Et ceint, dévant que la police  
 Ne défeinde à ti lè martchands  
 D'ein veindrè d'autre à lâo chalands  
 Què dè la novalla fabriqua.  
 « Conseillers dè la républiqua !  
 Ora, ne vo lo dieint tot net :  
 Réfédè-no battrè brequiet,  
 Ao bin fabrequâ-lè dè sorta,  
 Sein quiet la loi est binstout morta !  
 Kâ se dâo fû n'ein pas cousin,  
 Le soupliont lè dzeins à tsavon. »

C. C. D.

## 5 LE BOUQUET FANÉ

» J'apportais ce bouquet pour Louise, » ajoutai-je perdant la tête ; « seriez-vous assez bonne pour le lui remettre ? »

» Elle me le promit en souriant de mon embarras ; je fus confirmé dans la pensée qui m'était venue, qu'elle lisait dans mon cœur et encourageait ma timidité. Je sortis, j'avais besoin d'être seul et de respirer le grand air ; mais, avant de franchir le seuil, je crus voir la joie et la reconnaissance dans le regard de Louise, au moment où elle recevait des mains de sa mère ce messager de mes vœux et de mon espoir.

» J'avais confiance, je savais que les deux familles agréaient cette union, je croyais qu'elle-même..., et cependant j'étais dans l'anxiété, mon cœur battait à rompre ma poitrine. Hélas ! je m'étais leurré d'une trompeuse espérance ; la journée se passa, la fenêtre et les rideaux restèrent implacablement fermés. »

Après s'être interrompu quelques instants, comme s'il flétrissait sous le contre-coup de cette déception, il reprit :

» — Je courbai la tête sous cet arrêt, et je compris que ma vie était brisée, je n'avais plus de but devant moi. Rester dans le pays après la ruine de mes espérances me parut impossible : le soir même je le quittai, et, quelques jours après, je m'embarquai pour l'Amérique, sans même chercher à savoir quel rival m'avait été préféré.

» J'ai traversé depuis bien des épreuves ; j'ai lutté contre bien des périls, j'ai fait et refait plusieurs fois ma fortune, j'ai passé par toutes les alternativés de la misère et de l'opulence, et toujours dans le wigwam des sauvages, dans les comptoirs de Chicago, dans le tumulte des cités comme dans les solitudes de l'Ouest, son image m'apparaissait. Aux heures d'abattement, je me demandais pourquoi elle n'était pas là, me soutenant de son courage ; les richesses que j'amassais n'avaient pas de prix pour moi, puisque je ne pouvais les déposer à ses pieds. A la seule pensée d'aimer une autre femme, mon cœur se révoltait. Et maintenant qu'est-elle devenue ? Je brûle et je tremble de le savoir. »

Il resta la tête dans ses mains ; toute l'amertume des regrets et de l'isolement lui remontait au cœur.

Quelque instants se passèrent.

— Où est la tante Louison ? dit Mathilde en montrant la place vide de la vieille fille.

Elle sortit et ne tarda pas à revenir ; elle était profondément émue.

— Monsieur Grosley, dit-elle, venez avec moi.

Elle l'entraîna dans la chambre de la vieille fille. Celle-ci était étendue sur sa chaise, deux larmes coulaient le long de ses joues. Un bouquet fané de camélias, de roses et de jasmins était sur la table auprès d'un tiroir ouvert ; un billet était déplié laissant voir les lignes à moitié effacées par l'humidité dans laquelle il avait autrefois séjourné.

M. Grosley comprit tout. Cette Louise qu'il avait tant aimée n'était autre que la tante Louison ; Mme de la Ratis avait ainsi défiguré et vulgarisé son nom pour mieux l'adapter au rôle subalterne auquel elle l'avait condamnée. Le billet venait d'être lu pour la première fois, il était resté caché dans le bouquet que la vieille fille avait conservé comme l'image de son amour méconnu de ses espérances évanouies sans retour.

Il s'était mis à genoux devant elle, prenant ses mains dans les siennes :

— Louise, dit-il, c'était donc vrai ? vous m'aimiez comme je vous aimais. Un fatal malentendu a écarté de nous le bonheur vers lequel nous courions d'un égal élan, et chacun de nous a porté le deuil de son rêve envolé. Pendant trente ans nous avons souffert de la même souffrance, porté au cœur la même blessure.

» Louise, les caprices de la destinée ont été cruels pour nous, mais ils n'ont pas été impitoyables. Si le matin et le milieu de la journée ont été perdus, le soir nous reste, nous pouvons vieillir ensemble. Que dis-je ? nous sommes jeunes encore, puisque notre amour a gardé toute sa fraîcheur malgré les atteintes de l'âge. Voyez, n'a-t-elle pas conservé toute la beauté de la jeunesse ? »

Il montrait le visage de la vieille fille qui rayonnant de joie et de bonheur, semblait s'être transfiguré ; ses yeux avaient un éclat inusité, une sève nouvelle circulait sous la peau ; c'était le printemps qui renaisait à l'arrière-saison,

Elle le regardait avec une expression d'ineffable tendresse :

— Mon Dieu ! murmura-t-elle ; j'étais injuste quand je me plaignais ; je ne prévoyais pas qu'un pareil dédommagement m'était réservé.

— Mathilde, reprit M. Grosley en s'adressant à la jeune fille, vous l'appeliez votre tante, vous me considérerez comme votre oncle, et me donnerez ainsi le droit d'aider à la réalisation de vos espérances. En l'associant à moi, je m'impose l'obligation d'imiter sa bonté ; mon bonheur n'a pas le droit d'être égoïste, il faut qu'il rayonne autour de moi.

LOUIS COLLAS.

De nombreuses souscriptions nous sont parvenues pour la 3<sup>me</sup> édition du VOYAGE DE FAVEY ET GROGNUZ. Les personnes qui n'ont pas encore souscrit, trouveront à la fin de notre supplément, un bulletin qu'il suffit de détacher et de nous adresser, après l'avoir affranchi avec un timbre de 2 centimes. Prix pour les souscripteurs fr. 1 20. — En librairie fr. 1 50.

Le bureau du *Conteur* se charge d'expédier contre remboursement, la Carte du canton de Vaud qui vient de paraître chez M. Rouge, libraire. Prix, sur toile, fr. 1,20 ; sur papier 90 centimes.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD &amp; Cie